

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Porno dure, porno douce?

Lili Gulliver, *L'Univers Gulliver*, Outremont, VLB éditeur, 1990, 172 p.

Anne Dandurand, *Un coeur qui craque*, Outremont, VLB éditeur, 1990, 155 p.

Jean-Roch Boivin

Number 60, Winter 1990–1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38347ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Boivin, J.-R. (1990). Review of [Porno dure, porno douce? / Lili Gulliver, *L'Univers Gulliver*, Outremont, VLB éditeur, 1990, 172 p. / Anne Dandurand, *Un coeur qui craque*, Outremont, VLB éditeur, 1990, 155 p.] *Lettres québécoises*, (60), 15–16.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Lili Gulliver, *L'Univers Gulliver*, Outremont, VLB éditeur, 1990, 172 p., 14,95 \$.

Anne Dandurand, *Un cœur qui craque*, Outremont, VLB éditeur, 1990, 155 p., 14,95 \$.

Porno dure, porno douce ?

ROMAN
Jean-Roch Boivin

Le sexe, en littérature, serait-il éventé par surexposition ? A-t-il encore une odeur ?

Après D. H. Lawrence et Henry Miller, on n'a plus vu de causes célèbres reliées à l'exploration littéraire des parties intimes du corps en état de désir. *Bien de l'eau a coulé sous les ponts depuis ce temps où l'on débattait de la frontière entre érotisme et pornographie*. Les amateurs du plus vieux de tous les sports disposent aujourd'hui de tant d'adjuvants de toutes espèces, mécaniques, chimiques ou électroniques, qu'on ne peut considérer que bénigne la pratique des lectures salaces. Ce livre, quel que soit son poids d'érotisme ou de pornographie, il faut bien le tenir d'une main !

N'empêche qu'une nouvelle d'Anne Dandurand, d'inspiration sado-maso, avait causé un certain brouhaha, lors de sa publication dans le défunt magazine féministe *La Vie en rose*, il y a quelques années. Voilà donc la nouvellière un peu classée dans ce rayon où, somme toute, elle se retrouve en fort bonne compagnie avec des aïeules comme Anaïs Nin et Pauline Réage, des jeunettes comme Alina Reyes. Lili Gulliver, une nouvelle venue en littérature, se réclamerait de la même société, si l'on en croit son préfacier, Michel Dumas.

L'amour à la chaîne...

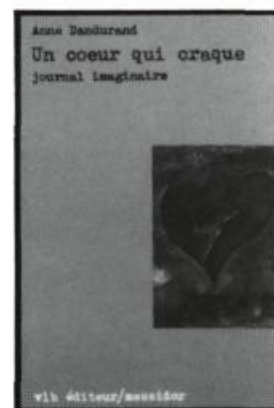
Fort brillant, le préfacier de *L'Univers Gulliver* court-circuite toute critique en insistant sur le caractère de « légèreté » de l'entreprise et en situe parfaitement les paramètres :

Enlevez le « cœur tendre » et on n'est pas loin du salace gratuit. Enlevez la « cuisse légère » et on est pratiquement dans le roman Harlequin. (p. 9)

La jeune auteure donne elle-même le *la*, en précisant qu'elle considère les hommes comme « des petits choux » qui vont se faire cueillir » (p. 8). Choux à la crème, sans doute.

Lili Gulliver (un pseudonyme) est le personnage central, le nombril pourrait-on dire, de son roman sous-titré : « 1. Paris ». *Elle a pour simple ambition de faire le tour du monde pour en établir non pas la carte du tendre, mais la carte du cul*. La postface, mi-figue, mi-raisin, que lui accorde Dany Laferrière (à qui elle réserve d'ailleurs un rôle de figurant), peut nous laisser entendre que son « guide » aurait pu s'appeler : « Comment faire l'amour avec une Québécoise (à Paris) sans se fatiguer... »

L'auteure a la plume alerte, le calembour brandi, l'humour branché. Plus branché, tu meurs ! « [V]ous avez la plume chatouilleuse et légère », lui dira un ci-devant éditeur parisien dont on ne doute pas un instant qu'il est tout prêt à se faire chatouiller. *Il faut certainement beaucoup d'esprit pour que tout ça ne colle pas au fond*. Ça nous vaut de jolies trouvailles : « le beau jeunet nouveau », « le guide Beau et Vieillot », « tourner au vit nègre », « la bouille à baise », et j'en passe. Lili, la rousse incendiaire, belle comme vous vous en doutez, lève donc ses lapins, qu'on dit chauds à Paris. Après un, puis un autre, puis un autre, il ne lui restera plus qu'à les réunir tous ensemble. Oui, oui, à Paris-la-grand'ville, Lili, la pétroleuse qui met le feu là où vous savez, se retrouve pour le clou de l'affaire dans un baisodrome privé avec toute sa collection de chauds lapins. La vraisemblance n'est pas au rendez-vous, mais nous ne jouerons pas les pisse-froid. Par-devant et par-derrière, en voyeuse ou en participante, Lili ne s'épargne rien et à nous non plus. Pas même un éloge du « petit brun » (p. 104). Pas même d'essayer le coup avec une autre femme. « Les femmes ne m'attirent presque pas, avouet-elle. C'est sûrement juste un petit blocage » (p. 131).



Pour agrémenter ce qui pourrait être le morne chapelet de la baise, il y a la bouffe et la petite lingerie qui, on le sait, sont deux spécialités bien françaises. Il y a aussi, intercalées, les lettres de ses amies qui doivent se contenter des molles passions des Québécois. Les pôvres!

Si *L'Univers Gulliver* est bien installé dans la liste des best-sellers, c'est que les produits « légers » ont la cote ces jours-ci. **Un roman très divertissant, de lecture rapide et qui ne laisse aucune trace.**

Coup de sexe au cœur

Les lecteurs de *Lettres québécoises* connaissent bien la nouvellière Anne Dandurand, une écrivaine chevronnée malgré son jeune âge. Il suffit de rappeler les titres de ses deux derniers recueils, *Voilà c'est moi: c'est rien j'angoisse* et *L'Assassin de l'intérieur/Diables d'espoir*, pour qu'on comprenne qu'elle se situe dans le registre grave. À des lieues de l'univers de Lili Gulliver. Non pas que l'humour en soit absent. Quand elle dit « j'angoisse », elle dit « c'est rien ». L'autodérision, chez elle, oppose le tumulte intérieur au tumulte du monde: c'est celui-là qui est grave.

Un cœur qui craque (journal imaginaire) est son premier roman. Court et dense, c'est sa marque. Dans son journal, la narratrice accroche le fil des jours à celui de son écriture. La couleur du temps apporte ses chaud-froid, le quotidien ne déroutait pas et la ville brasse tout ça. **La tiédeur c'est l'angoisse, l'écriture est son traitement de choc.**

« Je ne dors jamais vraiment ». Ça commence comme ça. Et plus loin :

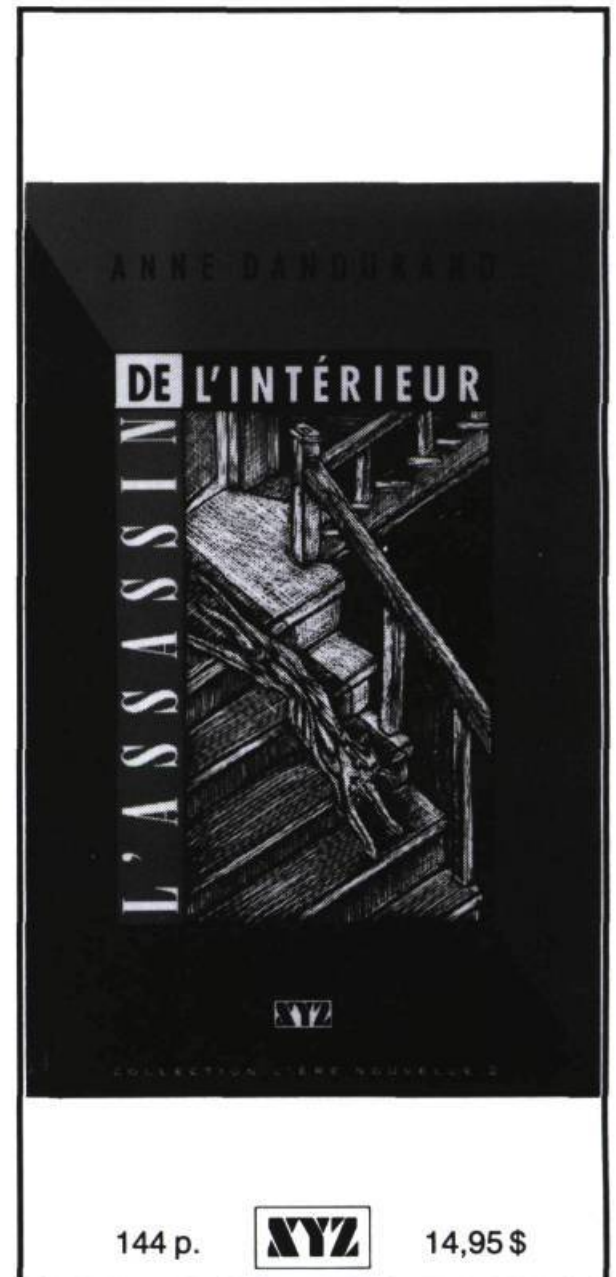
Quand j'aimais je dormais encore moins. [...] je le guettais avec adoration: un visage endormi libère toute l'innocence enfouie de l'âme, j'avais l'impression d'arracher un morceau de peau à la vie, une escarre de bonheur. (p. 6)

« Je vis par le nez, dira-t-elle encore. [...] certaines gens sentent si bon qu'ils se sont certainement échappés d'un paradis oublié » (p. 7). Nous sommes d'emblée plongés dans l'univers des sens, pas au rayon des viandes. **Bien que sous-titré « journal imaginaire », l'ouvrage est un roman réaliste** que la narratrice, quittant un appartement chauffé dans une tour de NDG, va poursuivre mains gantées, réfugiée sous sa couverture électrique dans un appartement sans chauffage du Plateau. « **Une écrivaine se chauffe à la phrase** » (p. 122). Elle est nourrie de la sollicitude partagée des femmes amies, de sa mère qui plane dans son ailleurs, des petites filles qu'elle reçoit en foyer d'accueil. Ça, ce n'est pas de tout repos. Ce sont les épines de la vie qui arrivent avec les fleurs.

Il y a les hommes. Ha! Pierre-Pierre, qui lui aura laissé le souvenir d'un avortement. Crépin Vandegueux, celui d'un viol. Un bel Italien, celui de bons moments qui auraient exigé l'abandon de tout, langue, mère, pays. **Pierre-Marie Moustache, qui a ouvert un pan de ciel et donné des pages**

de pure exaltation au journal qui réclame sa part d'imaginaire. « Bonjour le réel », écrit la narratrice à maintes reprises quand tout se dégingue, quand Pierre-Marie Moustache regagne le ciel de son ménage, quand l'une de ses petites pupilles lui fait un enfer à domicile. Il y a pire à la télé, en direct du monde entier. Alors pourquoi pas le cadeau d'une jouissance manuelle à un pauvre handicapé, sous une table de bar, en lui sursurant à l'oreille des fantasmes de haute volée comme elle seule sait les apprêter ?

Tout au fond et tout au bout, il y a le travail d'une écriture qui exige tout, toutes les humeurs du corps et tous les états de l'âme, le velouté et le râpeux. Voilà un roman qui laisse des traces. Chez Dandurand, le sexe n'est pas sans cœur. **Lq**



144 p.

SYZ

14,95 \$